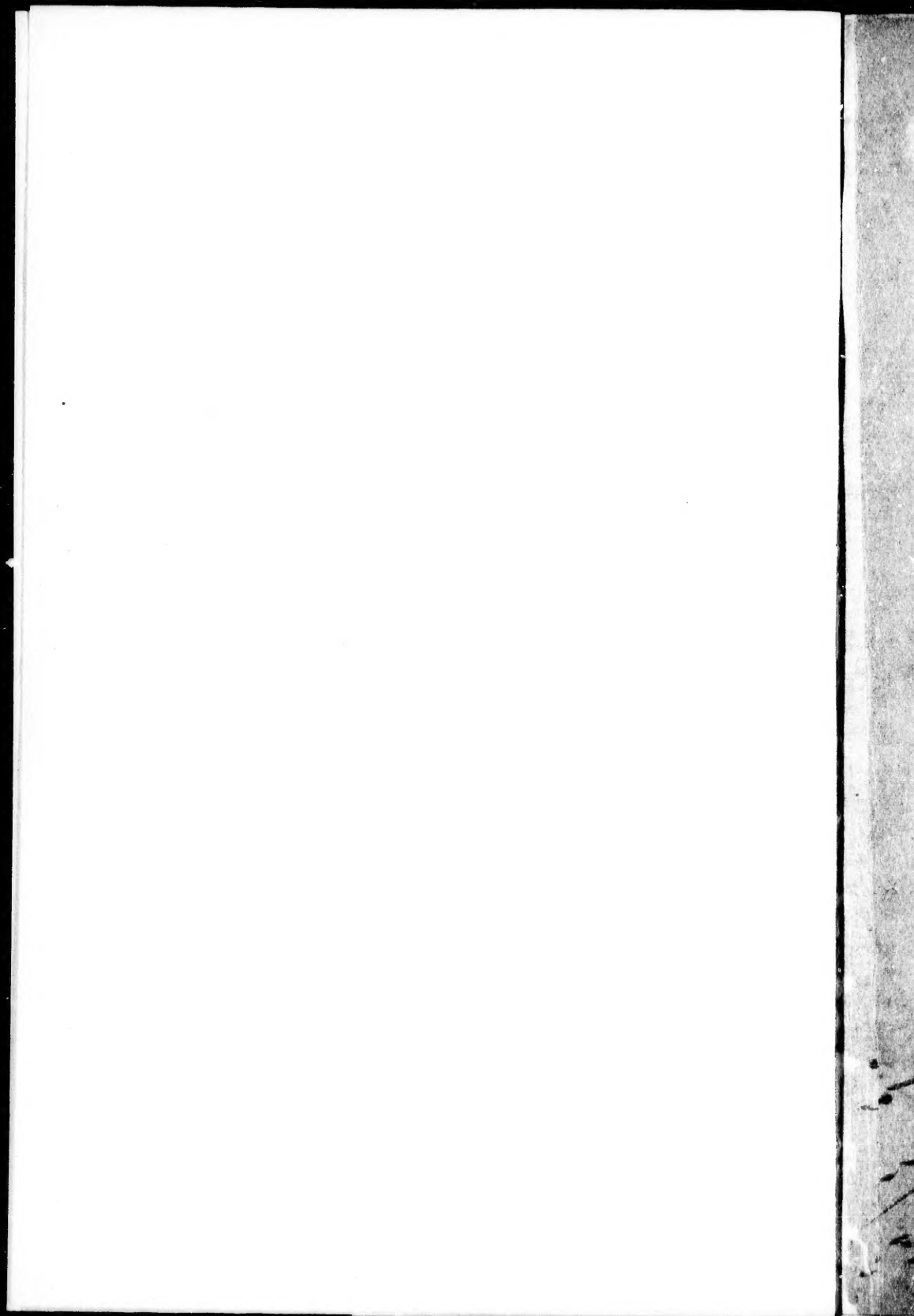




RÉSUMÉ IMPARTIAL

DE LA

DISCUSSION

PAPINEAU-NELSON,

SUR LES

ÉVÈNEMENTS DE SAINT-DENIS

EN 1837.

advers "La vérité avant tout."

MONTREAL:

Novembre—1848.

AVANT-PROPOS.

Aujourd'hui que l'esprit de parti paraît s'être calmé, que les passions excitées par la discussion des affaires de 1837 doivent s'être apaisées, et doivent permettre au jugement du public une appréciation plus juste et plus impartiale, nous, devons lui mettre sous les yeux une récapitulation concise et correcte de tous ce qui a été dit de part et d'autre ; nous voulons lui indiquer la cause première de cette malheureuse discussion, ainsi que les conclusions que nous devons tirer de l'exposé des faits auxquels elle a donné lieu ; ces faits serviront de matériaux aux historiens du Canada. Nos adversaires ont eu recours à la presse, ils ont lancé dans le public non-seulement des écrits de journaux, mais une multitude de brochures où la vérité était loin d'être respectée. On a employé toutes sortes de moyens, toutes sortes d'intrigues pour préjuger les esprits et pour perdre la réputation d'hommes intègres et dévoués à la cause du pays. Nous devons prendre leur défense et effacer autant que possible toutes les traces de mensonges que des intrigants ont semés.

P

AUX D
ger d
quab
Mr. Pa
blique, fo
Maurice
Cette
Papineau
ti libéral,
tion, mai
ver qu'il
lonté. "
" prouv
prouvait
MENT de
tait de l
" souten
" dats
" contr
" d'aut
" forci
nement
fonction
" 4,3 le
Les
ement
Mr.
viola e
lesque
lors de
promi
de "C
brulé
leur
leur p
'on d
ie pa

RÉSUMÉ IMPARTIAL

DE LA

DISCUSSION

PAPINEAU-NELSON,

SUR LES ÉVÈNEMENTS DE

SAINT-DENIS EN 1837.

AUX DERNIÈRES ÉLECTIONS GÉNÉRALES, Mr. L. J. PAPINEAU, étranger depuis dix ans aux affaires du pays, mais ayant joué autrefois un rôle remarquable, fut prié par deux Comtés du Bas-Canada, de les représenter en Parlement. Mr. Papineau, après avoir manifesté quelque répugnance à rentrer dans la vie publique, formula une profession de foi politique, et accepta le mandat du Comté de St. Maurice !

Cette profession de foi justifiait parfaitement le choix de ses électeurs. Mr. Papineau différait, à la vérité, d'opinion avec les autres membres marquants du parti libéral, au sujet du Gouvernement responsable qu'il regardait comme une déception, mais il promettait de laisser à ses amis tout le tems qu'il leur faudrait pour prouver qu'ils pouvaient faire du bien, comme il était certain qu'ils en avaient la volonté. "Il est de stricte justice," disait-il, "de donner au Ministère libéral l'occasion de prouver qu'il peut, *comme il est certain qu'il veut*, faire beaucoup de bien." Il approuvait la conduite de nos Chefs pendant son absence, et le NOBLE DÉSINTÉRESSEMENT dont ils avaient fait preuve dans leur résignation sous Lord Metcalfe. Il promettait de les soutenir et recommandait à tout le pays de les reporter au pouvoir. "Il faut soutenir," disait-il, "dans votre Comté comme dans tous les comtés du pays des candidats qui seront connus pour vouloir se rallier à un ministère qui a lutté avec énergie contre le Gouverneur Metcalfe et sa pratique inconstitutionnelle de gouverner par d'autres aviseurs que ceux que lui avait donnés le pays. Il faut que vous vous efforciez de reporter les mêmes hommes au pouvoir." Il reconnaissait que ce gouvernement responsable qu'il regardait comme un leurre avait cependant "heureusement fonctionné sous Sir Charles Bagot." Il promettait surtout d'éviter "toute division entre les libéraux de toute nuance, et de ne point troubler l'unité de leurs efforts."

Les électeurs auxquels il adressa cette profession de foi politique, ne doutèrent nullement de la sincérité de ses sentiments. Il fut élu.

Mr. Papineau tint parole à ses constituans pendant deux ou trois mois, mais il la viola ensuite de la manière la plus ouverte. Il publia trois ou quatre longs écrits dans lesquels il émettait des opinions directement contraires à celles qu'il avait professées lors de son élection. Il attaqua de la manière la plus injuste le ministère libéral qu'il avait promis de soutenir, il traita les hommes que nous venions de placer à la tête du pays, de "malhonnêtes, de poltrons, de superstitieux," il les accusa outrageusement d'avoir brûlé de remplacer au pouvoir ceux que la voix publique venait d'en chasser ; enfin il leur déclara une guerre ouverte, quoiqu'il eût promis solennellement de les soutenir et de leur prêter main-forte. Ces écrits sont devant le public ; ils ont produit l'effet que l'on devait naturellement attendre, en c'est-à-dire, qu'ils ont créé une petite division dans le parti libéral.

Mais la conduite de Mr. Papineau, en cette circonstance, a eu des résultats auxquels il ne s'était sans doute pas attendu avant d'engager la lutte, mais qu'un peu de tact et de prudence eussent dû lui faire prévoir. Tout homme public qui se porte ouvertement accusateur de ses collègues et qui censure amèrement et injustement leur conduite, doit s'attendre à ce que sa propre conduite soit aussi passée en revue; celui qui se montre rigoureux et injuste à l'égard des autres ne mérite pas qu'on use d'indulgence à son égard.

Le passé de Mr. Papineau a donc été amené sur le tapis, scruté et discuté, en même tems que sa conduite présente. Aurait-on dû ainsi fouiller dans le passé, réveiller des souvenirs cuisans, et rouvrir des plaies encore saignantes? C'est une question qui sera amplement résolue, dans le cours de ce résumé; mais ce que nous n'hésitons pas à dire ici, c'est que si quelqu'un doit se plaindre que la discussion ait été poussée si loin, ce n'est assurément pas l'accusateur; ce n'est pas celui qui a commencé à lancer l'injure et l'outrage à ses compatriotes qui doit demander de l'indulgence; ce n'est pas celui qui applique aux autres l'épithète de "poltrons" qui a droit de demander qu'on garde le silence sur ses actes de lâcheté.

Pendant plus de dix ans, ceux qui avaient été autrefois les partisans de M. Papineau, n'étaient montrés assez généreux pour cacher une action qui devait le perdre dans l'opinion publique; ils ne voulaient pas dévoiler la conduite qu'il avait tenue à St. Denis; ils s'efforçaient même de dissiper tous les soupçons qui s'élevaient à son sujet. Mais M. Papineau, bien loin de tenir compte de cette générosité, en a profité pour chercher à les proscrire, à leur faire perdre l'estime de leurs concitoyens. Sans cette ingratitude de sa part, le nom de M. Papineau serait passé peut-être sans tâche à la postérité. Il a voulu son propre malheur. La vérité a été contrainte de se faire jour.

Qu'on ne dise pas que la honte qui retombe sur le nom de Mr. Papineau doit rejaillir sur la masse de ses compatriotes! non, Dieu merci, si l'histoire a à enregistrer des traits de lâcheté elle racontera aussi des actions magnanimes et des traits de bravoure. Malgré le peu de succès de cette malheureuse insurrection, le peuple Canadien en général, dans toutes les circonstances où il a été nécessaire de déployer du courage, a soutenu la belle réputation que ses ancêtres ont conquise; ses ennemis même n'ont pu s'empêcher de le confesser; ils se sont montrés grands dans la victoire et grands dans le malheur. Ce n'est pas le déshonneur qui s'attache au nom d'un seul homme, quelle qu'il ait été sa position, qui peut ternir l'honneur de tout un peuple.

Il a dû en coûter sans doute aux anciens amis de Mr. Papineau de dévoiler une conduite si peu honorable et de faire disparaître par cette seule révélation, l'éclat presque magique qui s'était attaché pendant si longtems au nom de cet homme. Mais, outre le droit naturel qu'ils avaient de repousser les injures dont Mr. Papineau les abreuvait sans raison, un motif de patriotisme pouvait aussi les engager à hasarder cette démarche pénible. Ils pouvaient avoir pour but de mettre le pays en garde contre la politique et les vues imprudentes de cet homme. Ils ne croyaient pas que le peuple du Canada fût justifiable d'adopter aujourd'hui le système d'opposition et d'agitation qu'il avait suivi avant l'époque de 1837. Ils étaient sincèrement d'opinion que le bonheur du peuple dépend du fonctionnement paisible du gouvernement responsable, et qu'une agitation, dans un moment comme celui-ci, plongerait le pays dans un gouffre de malheurs dont il ne sortirait jamais. Ils n'ignoraient pas les avantages immenses que notre population devrait retirer de l'admission de nos chefs au gouvernement du pays; ils désiraient quelle ne fût pas privée de ces bienfaits. La nouvelle ligne de conduite adoptée par Mr. Papineau devait avoir un résultat absolument contraire. De là cette malheureuse nécessité d'en venir à l'appréciation des événemens de 1837, de mettre le peuple en garde contre le renouvellement de ces scènes désastreuses, et de lui faire discerner ses faux amis d'avec ses véritables bienfaiteurs.

D'ailleurs, Mr. Papineau peut encore s'accuser d'avoir provoqué lui-même cette appréciation, par ses paroles amères, ses récriminations et ses accusations sans fondement. Il a cherché à faire retomber sur ces anciens partisans tout l'odieux des événemens dont il aurait dû au moins prendre une très-large part. Il a voulu se disculper entièrement et rejeter la responsabilité des graves événemens de 1837 sur ceux qui n'avaient agi qu'à son instigation ou qui s'étaient sacrifiés pour le défendre. Entre ceux-ci le plus marquant était le Dr. WOLFRED NELSON, que tout le pays s'accorde à regarder comme un vrai héros, comme un citoyen qui fait honneur à sa patrie. Accusé par

Mr. Pap
l'arène e
avait, en
méant d
pour cet
aucun au
justice
" le voy
" nité, c
traite ses
possible
ce qui a
neau, lor
avec con
Pour
qu'il sau
10.
avec les
20.
du comb
30.
40
et dans
pratique
Telles
les docu
ensuite,
voir pr
cette ci
PREMI
anglaise
docume
avait pu
Il avait
IL AVAI
tres per
respect
de Paix
entr'au
Mr.
le Doct
comme
à la de
d'indép
pineau
tourne
m'ont
de la
des bil
de la fa
s'est p
après l
peut-ê
du ma
Thé
Cham
" ave
" res
" M.

Mr. Papineau d'avoir été la cause des malheurs de 1837, il a dû lui-même entrer dans l'arène et se défendre avec la plume comme il s'était défendu jadis avec l'épée. Il avait, en 1837, donné l'hospitalité à Mr. Papineau ; il lui avait offert sa maison, lui promettant de le défendre jusqu'à son dernier souffle de vie. Mr. Papineau, sans égard pour cette conduite si généreuse, lui prodigua l'insulte avec moins de réserve qu'envers aucun autre. Dans un de ses écrits il lui adressait cette phrase si pleine de fiel et d'injustice : "L'assassin du désert, le féroce Bédouin, toujours en embûches pour égorger le voyageur et s'enrichir de sa dépouille, est un héros de désintéressement et d'humanité, comparativement à vous, Dr. Wolfred Nelson." C'est ainsi que Mr. Papineau traite ses anciens amis lorsqu'ils ont le malheur de différer d'opinion avec lui. Était-il possible de garder le silence et de ne pas repousser de pareils outrages ? Non ; et voilà ce qui a contribué à susciter cette malheureuse discussion sur la conduite de M. Papineau, lors des événements de 1837, discussion que nous allons tâcher de résumer ici avec concision et impartialité.

Pour ramener la discussion sur son véritable terrain, voici, suivant nous, les questions qu'il faudrait considérer :

1o. Mr. Papineau a-t-il voulu et prévu l'engagement des habitants de St. Denis avec les troupes anglaises, en Novembre 1837 ?

2o. Mr. Papineau, qui était présent avant l'engagement, s'est-il enfui au moment du combat ?

3o. Mr. Papineau devait-il s'enfuir ?

4o. Mr. Papineau devait-il s'enfuir, même pour obéir aux sollicitations de ses amis ? et dans le cas où le Dr. Nelson l'aurait engagé à se retirer, Mr. Papineau devait-il pratiquer l'obéissance jusqu'à ce point ?

Telles sont les principales questions que nous allons examiner en passant en revue les documents publiés de part et d'autre pendant cette discussion. Nous ferons voir ensuite, de la manière la plus évidente, que Mr. Papineau n'a pas même le mérite d'avoir pratiqué cette vertu de soumission qu'on dit qu'il possédait à un si haut degré, dans cette circonstance.

Première Question.—M. Papineau a-t-il prévu et voulu l'engagement des troupes anglaises avec les habitants de St. Denis et des environs, en Novembre 1837 ? Des documents accablans viennent résoudre cette question dans l'affirmative. M. Papineau avait prévu cet événement. Il avait fait des préparatifs pour rencontrer les troupes. Il avait rédigé lui-même une **DÉCLARATION D'INDÉPENDANCE**, AU BAS DE LAQUELLE IL AVAIT LE PREMIER APPOSÉ SA SIGNATURE, et qu'il avait fait signer par plusieurs autres personnes. Les dépositions sous serment de plusieurs citoyens de la plus haute respectabilité confirment ces avancés. La déposition de M. DAVID BOURDAGES, Juge de Paix de St. Denis, faite le 19 Août 1848, devant Mr. Ol. Chamard, J. P., contient entr'autres choses, ce qui suit :—

Mr. Papineau était à St Denis depuis plusieurs jour, avant la bataille, organisant avec le Docteur Nelson et les autres les moyens de résistance. M. Papineau était considéré comme le chef du mouvement. Quelques jours avant la bataille j'ai signé à St. Charles à la demande de M. Papineau un document pour convocation de délégués et déclaration d'indépendance. Quand j'ai signé il n'y avait avant la mienne que les signatures de M. Papineau et du Docteur Nelson. Ensuite M. Papineau et le Docteur Nelson m'ont dit de retourner vite à St. Denis pour faire boucher le chenal de la Rivière. Le lendemain ils m'ont prié de faire tout en mon pouvoir auprès des Marguilliers pour avoir d'eux l'argent de la Fabrique. Je n'ai pu réussir ; et le jour suivant ils m'ont envoyé à Montréal avec des billets pour réaliser de l'argent pour avoir des armes. M. Papineau disait que l'argent de la fabrique appartenait au peuple et qu'il pouvait le prendre pour sa défense. Tout ceci s'est passé avant la bataille. Je n'ai pu obtenir d'argent à Montréal. Si M. Papineau, après la bataille, eût été à St. Denis pour encourager les gens, notre victoire nous eût été peut-être plus profitable. Ne sachant point où il était, chacun éprouvait de l'anxiété et du malaise."

Théophile St. Pierre, voiturier de St. Denis, a déposé sous serment devant M. Ol. Chamard, le 19 Août 1848 : "que la veille ou l'avant-veille de la bataille, il avait été avec plusieurs autres, d'APRÈS L'ORDRE DE MR. PAPINEAU, boucher avec des pierres le chenal de la rivière ; et qu'une journée ou deux avant, il avait été, par l'ordre de M. Papineau, couler à fonds le *Horre-Boat* de M. Marchessault dans le même che-

"nal." Il ajoute que "M. Papineau" ai à St. Denis plusieurs jours avant la bataille, "organisant des moyens de résistance avec le Docteur et les autres. Chacun le considérait comme le chef du mouvement."

MM. Charles Blanchard, Basile Bissonnet et Léon Rolland ont déposé la même chose.

François Gadbois, menuisier et voiturier de St. Denis, a déposé devant D. Bourdages, Ecr. J. P., ce qui suit : "Quelques jours avant la bataille, j'ai rencontré Mr. Papineau à St. Charles, chez Mr. Durocher ; ayant été introduit à lui par le Dr. Nelson comme un des braves de St. Denis, il m'a prié d'obstruer le chenal près de l'île à St. Denis, dans l'endroit le plus étroit pour empêcher les Steamboats de monter ; M. Papineau m'a suggéré d'emplir un canot de pierres et de le couler de travers dans le "le plus étroit du chenal. J'ai trouvé ce plan assez bon, mais n'ayant pu trouver de canot, je suis allé avec plusieurs autres, au nombre de vingt environ, boucher le chenal avec des pierres. Avant la bataille, il était connu que M. Papineau était à St. Denis depuis plusieurs jours, organisant avec le Dr. Nelson et autres les moyens de résistance. Il était considéré comme le chef de ce qui se faisait."

Le capitaine Jalbert dépose que M. Papineau lui avait ordonné d'aller prendre l'argent de la Fabrique pour s'en servir afin d'organiser la résistance.

Il serait superflu de rapporter ici grand nombre d'affidavits pour en venir à la solution de cette question, le lecteur ne doit avoir aucun doute sur ce fait : M. Papineau a voulu la résistance, il a excité le peuple à s'insurger. Nous croyons que le pays entier est assez convaincu de l'exactitude de cet avancé pour que nous n'ayions pas besoin d'en entretenir plus longtemps nos lecteurs.

Mais ce qui nous frappe, et ce qui ne peut manquer de surprendre et d'indigner tout homme ami de l'honneur et de la vérité, c'est la persistance avec laquelle M. Papineau nie avoir voulu l'insurrection, c'est le peu de générosité avec lequel il cherche à faire retomber sur les autres la responsabilité de ces graves événements ; lui qui avait envoyé l'infortuné Girod prendre le commandement à St. Eustache, lui qui avait nommé Brown Général-en-Chef à St. Charles, lui qui avait écrit, de sa propre main, la déclaration de l'indépendance ! N'y a-t-il pas, dans cette persistance, quelque chose qui dénote un manque de courage et de générosité ? M. Papineau a fait dire au public que c'était le Dr. Nelson qui, à l'Assemblée des Cinq Comtés, en 1837, s'étant soulevé sur les épaules des assistants, recommanda l'achat immédiat d'armes et de munitions ; tandis qu'il est connu que le Dr. Nelson présidait à cette assemblée, et que l'auteur de l'allocution citée n'est autre que le Dr. Côté auquel M. Papineau répondait par des saluts et de gracieux sourires. D'ailleurs le Dr. Nelson et les autres chefs de l'insurrection n'ont jamais renié leur passé, ils avouent, eux, ouvertement et sans honte, qu'ils désiraient l'indépendance de leur pays, et qu'ils ont fait tous leurs efforts pour renverser le gouvernement tyrannique sous lequel nous avions le malheur de vivre alors ; ils déclarent encore avec la même franchise qu'ils ne rougiraient pas de recourir de nouveau au droit sacré de la résistance si nous devons subir encore le joug de ce despotisme intolérable. Pourquoi donc M. Papineau ne ferait-il pas le même aveu lorsqu'il est bien connu qu'il était alors le chef suprême ? C'est que M. Papineau a intérêt de cacher ce fait là, pour pouvoir justifier sa conduite subséquente. Mais ceci nous ramène à la seconde question que nous avons à considérer.

SECONDE QUESTION.—M. Papineau a-t-il fui de St. Denis, au commencement de la bataille ? Cette question n'a pas été discutée, pour la bonne raison que tous s'accordent à la résoudre dans l'affirmative, M. Papineau lui-même. Seulement, quelques-uns de ses amis ont soutenu avec beaucoup de chaleur qu'il ne s'était pas enfui, mais qu'il n'avait fait que partir ! Plusieurs respectables citoyens de St. Denis ont déposé sous serment l'avoir vu partir affublé d'une longue tuque bleue pour ne pas être reconnu, et portant un capot d'étoffe grise. M. Jean Archambault, cultivateur de St. Denis a déposé, que le jour de la bataille, en se rendant au village il avait rencontré M. Papineau ; "je l'arrête, dit-il, et lui demande ce que cela signifie, car, lui-dis-je, on doit vous voir à notre tête, vous qui nous avez conduit jusqu'à présent, il me répond : rendez-vous, mon enfant, je vais à St. Charles pour chercher du renfort et je viens vous rejoindre à l'instant."

M. Théophile St. Pierre, voiturier de St. Denis, dépose : "Une demi-heure après le commencement de la bataille, j'ai laissé la maison de Mme. St. Germain pour aller chez

“ le Docteur chercher de la munition. Comme j'arrivais chez le Docteur j'ai vu M. Papineau et le Dr. O'Callaghan tous deux à cheval et qui étaient au moment de partir. Alors je dis à M. Papineau ; Partez-vous ? il me répondit que oui ; au moment de sa suite M. Papineau prit en ma présence la tuque d'une personne présente, l'a mise sur sa tête, en échange de sa propre coiffure qu'il a donnée à cette personne. “ De suite M. Papineau et le Dr. O'Callaghan se sont mis vite en route.”

Olivier Guy, de la paroisse de St. Antoine, a certifié ce qui suit, devant D. Bourdages, Ecr :—

“ Le 23 novembre 1838, j'ai rencontré entre neuf et dix heures du matin, monsieur Papineau avec un autre individu tous les deux à cheval dans le haut de St. Denis, en me rendant au village de St. Denis, pour prendre part à la bataille ; Mr. Papineau me demanda si je venais de St. Charles, je lui répondis que non, que je restais dans le haut de St. Denis et que je me rendais au village de St. Denis pour prendre part à la bataille, il me répondit, c'est bien. Avez-vous connaissance que les troupes soient arrivées à St. Charles ? Je lui répondis, que je n'en avais aucune connaissance, et en parlant ainsi, il arriva un autre homme à cheval qui venait de St. Denis et il s'arrêta avec eux, et moi je pris congé d'eux. Ayant fait quelques arpents j'entendis des coups de canon et de fusils. Alors ces deux messieurs continuèrent leur route à bride abattue et dans peu de tems je les ai perdus de vue. M. Papineau avait un capot d'étoffe du pays et le capuchon sur la tête.”

Il n'y a donc aucun doute que M. Papineau n'ait pris la fuite au commencement de la bataille, ou au moins qu'il ne soit parti ! venons-en maintenant à la troisième question.

TROISIEME QUESTION.—M. Papineau devait-il fuir, ou partir de St. Denis, en cette circonstance ? Cette question est encore plus claire que la précédente. Nous ne saurions croire qu'il puisse se trouver un homme de cœur, même parmi les amis de M. Papineau, qui prétende que M. Papineau devait fuir, ou s'en aller, après avoir agi comme il avait fait jusqu'alors ! M. Papineau avait créé lui-même l'agitation, il avait organisé le mouvement, et donné pour ainsi dire le signal du combat ! aucune considération ne pouvait lui permettre d'abandonner ainsi son poste au moment du danger. Que les amis de M. Papineau citent un seul précédent d'une conduite aussi extraordinaire ! Dans l'histoire de toutes les insurrections du monde qu'ils nous trouvent un seul chef qui ait abandonné ainsi ses partisans, au moment d'un combat décisif, pour chercher son salut dans la fuite ? Un homme brave ne devait pas balancer un instant ; il devait combattre et mourir s'il le fallait, pour une cause qu'il regardait comme sainte, et pour le succès de laquelle il avait poussé les choses si loin ; cette indépendance qu'il désirait avec tant d'ardeur pour son pays, et dont il avait rédigé l'acte d'avance, de sa propre main, il devait la gagner, il devait la conquérir lui-même, par sa bravoure et sa dignité, et se montrer honteux de la devoir à d'autres ; il ne devait pas paraître dire à ses amis : “ allez, risquez votre vie et votre fortune, remportez la victoire, vous me trouverez prêt ensuite à en recueillir les lauriers ; une fois la lutte finie et le danger passé, je serai prêt à vous aider, et à occuper, s'il le faut, la place la plus éminente.” Non, nous le répétons, nous ne croyons pas que jamais un homme brave, portant une conscience sans reproche, eût joué le rôle de M. Papineau en cette circonstance ; il serait mort mille fois plutôt que d'abandonner ceux qui se sacrifiaient pour sa défense.

Mais voici comment on cherche à le disculper. On dit : M. Papineau est parti parce que le Dr. Nelson lui conseillait de s'en aller. Un M. Lapparre, Notaire, après avoir signé un ramas d'injures contre plusieurs citoyens recommandables et entr'autres contre M. G. E. Cartier, Représentant du Comté de Verchères, est venu affirmer sous serment qu'il avait entendu lui-même le Dr. Nelson recommander à Mr. Papineau de se sauver. Ce Mr. Lapparre mérite bien peu de foi puisqu'il est connu pour s'être conduit de la manière la plus lâche au feu de St. Denis ; les dépositions de Séraphin Chenet et de Joseph Bellenger constatent que dès le feu commencé cet individu s'est sauvé par une coulée et a été se cacher derrière les quais sur la grève. Il a aussi avoué à Mr. Turcot, de cette ville, “ que dès les premiers coups de fusil, il s'était trouvé si démonté en entendant siffler les balles et les boulets de l'ennemi autour de ses oreilles qu'il lui fut impossible de recharger son fusil, et qu'ensuite dans l'excès de sa peur il alla se cacher dans la cheminée.” Un homme de cette trempe devait nécessairement se sen-

tir beaucoup de sympathie pour tous ceux qui sont accusés de lâcheté mais il ne devait pas avoir assez de sang-froid ce jour là pour conserver son jugement. D'ailleurs ses dépositions sont remplies d'injures si grossières qu'il est facile de s'apercevoir qu'elles n'ont pas été inspirées par le pur amour de la vérité. Mais nous disons même qu'en ajoutant aux dépositions de ce Mr. Lapparre toute la foi possible, elles sont loin d'offrir une justification complète de la conduite de Mr. Papineau. Et pour en venir à ce sujet nous discuterons notre quatrième question.

QUATRIÈME QUESTION.—Mr. Papineau devait-il s'enfuir pour céder aux sollicitations de ses amis ? Dans le cas où le Dr. Nelson l'aurait engagé à se retirer, devait-il pratiquer l'obéissance jusqu'à ce point ? A ces deux questions nous n'hésitons pas à répondre que NON. Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons, aucune considération ne pouvait porter Mr. Papineau à reculer d'un pas après s'être avancé comme il avait fait. En abandonnant ses partisans, Mr. Papineau jetait le découragement dans leur esprit. Toutes les dépositions publiées au sujet de cette affaire en font foi. La chose ne pouvait être autrement et Mr. Papineau devait le prévoir. Lui conseiller de fuir dans un tel moment devait être considéré comme une insulte à faire à un homme courageux et qui connaît son devoir. Il devait dire au Docteur : " quoi vous voulez, vous seul, avoir l'honneur de combattre pour le pays ; vous voulez que j'abandonne mes concitoyens qui se sont assemblés pour me défendre, et que je veuille à ma propre sûreté ; Eh ! qu'importe que ma personne soit la proie du canon si mon pays demeure dans l'esclavage ! " Mais loin de manifester de tels sentiments, Mr. Papineau, au dire de ceux qu'il a chargés de sa défense, aurait obéi sur le champ en baissant la tête, comme l'enfant le plus soumis, et, s'affublant aussitôt d'une tuque et d'un capot gris, serait parti à bride abattue. Quel aveu pénible ! quoi de plus humiliant pour un homme de cœur ! A propos de cette excuse, un journal se demandait dernièrement si dans le cas où le Dr. Nelson aurait ordonné à Mr. Papineau de s'habiller en jupe, ce Monsieur aurait cru devoir se soumettre ? En effet à quelle extrémité ne faut-il pas être réduit pour avoir recours à d'aussi pitoyables moyens de justification ? Eh ! quel est l'homme qui croira à la bonne foi de ces apologistes, lorsqu'il connaîtra M. Papineau. Mr. Papineau soumis ! Mr. Papineau obéissant comme un enfant ! Mr. Papineau cédant aux sollicitations d'un seul ami ; oh ! non, ce n'est pas là le caractère de cet homme ; il n'a jamais rien cédé, il n'a jamais fait preuve de soumission, d'abnégation, même à la prière de ses plus illustres compatriotes ; et cet homme aurait eu assez d'abnégation, assez d'obéissance et de soumission pour obéir sans répliquer à la seule parole du Dr. Wolfred Nelson ! Non, non, personne ne le croira ; la conduite de M. Papineau en cette circonstance avait un autre mobile qu'une obéissance aveugle aux ordres d'un de ses propres subalternes. Chacun peut en soupçonner aisément le motif.

Mais en supposant même qu'il ne fût parti que par obéissance, devait-il se croire tenu de la pratiquer si longtemps ; pourquoi ne revenait-il pas au bout de quelques jours, pour connaître au moins où en étaient les événements ? Au lieu de s'être tenu caché, s'il fût venu se joindre à ses partisans, même après la bataille de St. Denis, il aurait, par sa seule présence, changé la tournure des affaires ; car il était le chef, c'est sur lui que se concentraient toutes les espérances, et chacun s'écriait : " où est Papineau ? que fait Papineau ? où se cache Papineau ? " Aussi un journal de l'époque ne craignait pas de dire que cette lâche désertion de Mr. Papineau " fut la cause réelle de la défaite entière des patriotes. " " Supposons pour un instant, " ajoutait ce journal, " que Mr. Papineau craignait réellement pour son salut, pendant l'engagement, n'aurait-il pas pu se retirer dans un endroit sûr et revenir après le danger ? Supposons pour un instant qu'il soit justifiable de s'être rendu jusqu'à St. Hyacinthe au moment où la nouvelle de la victoire des canadiens se répandait dans ce village, pourquoi n'est-il pas retourné auprès du Dr. Nelson, l'aider de ses conseils, et où sa présence seule aurait pu engager le peuple à résister de nouveau aux armes anglaises ? Mais non, il avait honteusement déserté ses amis dans le danger, et même après la retraite sonnée, il lui fut impossible de surmonter son effroi pour la poudre et les balles. " "

Mr. Papineau lui-même n'a pas été le dernier à rougir de sa honteuse conduite. Il se rappelle sans doute l'embarras humiliant qu'il éprouva, à la vue du Dr. Nelson, lorsqu'il le rencontra à Albany, pour la première fois après son retour d'exil. Le Docteur avait souffert pour lui, il sentait toute la supériorité de sa position et il n'eut pas la

ne devait leurs ses qu'elles ne qu'en d'offrir à ce sujet sollicita- devait-il ons pas à idération e il avait ans leur chose ne fuir dans ourageux ous seul, es concie sureté; eure dans u dire de e, comme erait par- de cœur! ou le Dr. it cru de- avoir re- i croira à soumis ! tions d'un ien cédé, plus illus- nce et de Non, non, un autre Chacun

eruaute de lui faire des reproches; ses malheurs le faisaient déjà souffrir assez. Le Dr. O'Callaghan doit aussi se rappeler qu'à la première rencontre qu'il fit du Dr. Nelson à New-York, il se hâta d'observer " je vais vous dire en peu de mots la raison qui nous a engagés à vous quitter au commencement de la bataille, " mais le Dr. Nelson, avec sa bienveillance ordinaire répondit aussitôt : " qu'importe, tout cela est passé maintenant. " Il faut avouer que depuis cette époque Mr. Papineau s'est rendu bien peu digne de cette considération que ses amis lui témoignèrent en toutes circonstances pendant ses jours d'exil.

Voilà pour ce qui regarde la conduite de Mr. Papineau. Nous ne croyons pas qu'elle soit justifiable, même dans l'esprit de ses plus fidèles amis. Nous aurions pu nous étendre bien longuement sur les considérations auxquelles cette action donnait matière, mais nous ne croyons point qu'en pareil cas les commentaires soient nécessaires. Les choses s'expliquent par elles mêmes, il suffit de les exposer. Nous nous récapitulons donc et nous disons; Mr. Papineau avait prévu et il avait voulu l'engagement qui a eu lieu à St. Denis le 23 novembre 1837, il avait organisé le mouvement, et il était présent le jour de la bataille. Environ une demi-heure après le commencement du feu, Mr. Papineau s'est enfui; il n'aurait pas dû s'enfuir quand même on l'aurait sollicité de chercher son salut dans la fuite; il devait rester à son poste d'honneur. Cette action de Mr. Papineau a jeté le découragement chez ses compatriotes et est peut-être la cause de leur entière défaite. Voilà les conclusions où nous en sommes venus, après avoir analysé fidèlement les divers documens qui ont été soumis au public par les deux parties contendantes. Que les défenseurs de Mr. Papineau considèrent de sang-froid et avec impartialité les questions que nous venons d'examiner et nous sommes certains qu'ils n'en sauraient tirer d'autres conclusions que les nôtres.

Mais jusqu'à présent les défenseurs de Mr. Papineau, qui ne sont autres que ses parens, et qui s'efforcent comme de raison de laver la tache qui ternit son nom et qui rejaillit sur toute la famille, se sont bien gardés d'amener la discussion sur son véritable terrain. Ils ont prétendu d'abord, comme nous l'avons rapporté, que le Docteur Nelson avait supplié Mr. Papineau de se retirer, sans prétendre positivement toutefois que ce fait là seul suffisait pour disculper Mr. Papineau de tout blâme. Car en supposant que le Dr. Nelson eut donné ce conseil, ce n'eût été de sa part qu'une pure générosité et Mr. Papineau n'en devait pas profiter sans se rendre coupable de lâcheté. Mais des témoignages nombreux et irrécusables sont venus prouver que non seulement Mr. Papineau n'avait pas été brave, mais qu'il n'avait pas même été obéissant, comme ses amis le prétendaient. Le Dr. Nelson a soutenu lui-même cet avancé. Alors tout le fiel des amis de Mr. Papineau a été déversé sur le Docteur; se trouvant dans l'impossibilité de disculper leur patron aux yeux du public, ils ont voulu prouver qu'il existait des contradictions, un manque de véracité, dans les avancés du Docteur. Pour nous qui connaissons ce que le public pense de tous ces subterfuges, pour donner le change aux questions, nous aurions laissé à Mr. Papineau et à ses amis la triste consolation qu'ils réclament et qu'ils semblent vouloir obtenir à tout prix : nous aurions admis, pour terminer toute discussion, que Mr. Papineau ne s'était enfui qu'à la sollicitation de ses amis; consolation qui serait le désespoir d'un homme courageux. Mais puisqu'on a voulu s'acharner injustement contre un citoyen honorable, et qu'on s'est efforcé, par tous les moyens, d'attaquer son honneur et sa bonne foi, nous croyons qu'il convient de mettre le public en garde contre les mensonges que l'on fait circuler dans la vue de faire des dupes, et nous voulons rétablir la vérité dans tout son jour.

Nous allons donc démontrer, de la manière la plus évidente, que le Dr. Nelson n'a pas dit à Mr. Papineau, à 9 heures du matin, le 23 novembre 1837, de s'éloigner de St. Denis. Voici les témoignages auxquels nous en appelons;

Le Capitaine François Jalbert " affirme que le Dr. Nelson est parti de sa maison vers six heures du matin le 23 novembre 1837, qu'il est allé au devant des troupes que l'on disait être à une lieue et demie du village, qu'à son retour au village il est descendu de cheval vis-à-vis la maison de Mme St. Germain, est entré de suite dans cette maison et n'en est sorti qu'après la bataille entre quatre et cinq heures de l'après-midi, ainsi le Docteur n'a pas été chez lui depuis les six heures du matin jusqu'à la fin de la bataille, et il est impossible qu'il ait pu dire à Mr. Papineau, à 9 heures du matin, de partir pour St. Hyacinthe. La fuite de Mr. Papineau a causé beaucoup d'alarme et a engagé beaucoup de personne à s'en aller."

Antoine Cheval, menuisier de St. Denis, affirme la même chose.

François Gadbois, affirme la même chose.

Pierre Paradis, affirme la même chose.

Voici une lettre du Dr. Kimber, en date du 19 août 1848, qui s'accorde parfaitement avec les dépositions qui précèdent.

CHAMBLY, 19 août 1848.

J'affirme sur mon honneur, que le Dr. Nelson a laissé sa maison à six heures précises, A. M. le 23 novembre 1837, pour aller au-devant des troupes que l'on disait être à environ une lieue et demie du village de St. Denis. Et qu'il n'a reparu chez lui qu'après le combat fini, et cela vers les quatre heures et demie P. M.

En conséquence, il est faux qu'il ait dit à Mr. Papineau à neuf heures A. M. de s'en aller à St. Hyacinthe.

Nous étions tous ignorants du chemin qu'il a tenu. Son absence a causé beaucoup de découragement parmi un grand nombre de combattants. Nous eussions désiré l'avoir au milieu de nous, pour organiser les mesures ultérieures.

T. KIMBER.

Voilà où en étaient les choses, il y a environ trois mois, lorsqu'un neveu de Mr. Papineau qui s'est distingué par la chaleur et l'étourderie avec laquelle il a défendu son oncle, est venu après un silence d'environ deux mois, avec un long affidavit, affirmant avoir vu lui-même le Dr. Nelson à sa demeure, à St. Denis, à neuf heures du matin, avec Mr. Papineau. Le Dr. Nelson a d'abord nié publiquement l'allégué contenu dans cet affidavit qu'il a regardé comme un tissu de faussetés. Le Dr. Kimber a nié aussi les avancés de Mr. Dessaulles dans la lettre suivante :

MONTREAL, 10 octobre 1848.

MR. L'EDITEUR,

Appelé aujourd'hui à Montréal, comme membre du Bureau Médical, le hasard a fait tomber entre mes mains le journal l'*Avenir* du 7 du courant, où j'ai vu mon nom cité, "comme ayant été témoin d'une conversation qui aurait eu lieu entre le Dr. Wolfred Nelson, le Dr. O'Callaghan, Mr. L. J. Papineau et Mr. L. A. Dessaulles, à St. Denis, en la maison du Dr. Nelson, le 23 novembre 1837, à NEUF heures du matin, et cette citation est FAITE PAR AFFIDAVIT SOUS SERMENT ! !

Je déclare avoir vu maintes fois Mr. L. A. Dessaulles, en différents endroits du District, avant, pendant et après l'année 1837, mais jamais je n'ai vu, ni rencontré à ma connaissance, le susdit L. A. Dessaulles en la paroisse de St. Denis.

J'ai laissé la maison du Dr. Nelson peu après SIX HEURES du matin, le 23 novembre 1837, quelques minutes après le Dr. lui-même. Et nous ne sommes retournés en sa demeure QUE LE SOIR après l'engagement fini. Par conséquent, il est de toute impossibilité que le Dr. Nelson et M. Dessaulles aient eu une entrevue CE JOUR LA A NEUF HEURES du matin. Si Mr. L. A. Dessaulles fût venu ce jour-là, à St. Denis, il est de toute nécessité, vu la part que je prenais aux affaires, que sa présence au dit lieu N'AURAIT PU M'ÉCHAPPER. Les occupations que nous avions à NEUF heures A. M., étaient de nature à ne point laisser de temps aux conversations. T. KIMBER.

Nous admettons que Mr. Dessaulles peut avoir été à St. Denis le 22 novembre, la veille de la bataille, et n'en n'être reparti que le lendemain matin au moment du combat, étant doué probablement de la prudence de son oncle ; mais, d'après tous les témoignages que nous venons de citer, et d'après l'affirmation du Dr. Nelson lui-même, il est absolument faux qu'il ait pu lui parler dans sa maison, le 23 novembre, à 9 heures du matin. Si c'eût été le cas, pourquoi Mr. Papineau, dès le commencement de la discussion, aurait-il avancé, pour justifier sa fuite, qu'il avait par écrit un ordre du Dr. Nelson lui-même. Le Dr. Nelson l'a défié de publier cet ordre. Mr. Papineau est resté coi. Si Mr. Dessaulles eût vu lui-même, comme il le dit, le Dr. Nelson supplier Mr. Papineau de s'enfuir, pourquoi Mr. Papineau aurait-il été obligé de demander cet ordre par écrit ?

Et lorsque le Dr. Nelson a nié ce fait, pourquoi Mr. Dessaulles n'est-il pas venu immédiatement devant le public avec son affidavit, au lieu d'attendre trois ou quatre mois ? Et si Mr. Dessaulles fut parti de St. Denis à 9 heures du matin pourquoi n'aurait-il pas emmené son oncle ? pourquoi Mr. Papineau aurait-il été obligé d'emprunter un cheval pour s'enfuir ? Mr. Dessaulles affirme s'être rendu de St. Denis à St. Hyacinthe (en voiture) en trois heures de tems, ce qui est impossible dans une saison où les chemins étaient impraticables, et lorsqu'on sait que son oncle Mr. Papineau, (qui était à cheval) tout emporté qu'il fût par la frayeur, ne s'est rendu qu'à la nuit. Toutes ces considérations font douter de la véracité des allégués contenus dans l'affidavit de Mr. Dessaulles. Ou sa mémoire l'a trompé, ou son témoignage est une horrible imposition. Ceux qui connaissent les opinions religieuses de ce jeune homme ne sont nullement surpris de sa démarche; un faux serment doit être peu de chose pour lui. Il a perdu depuis long-tems tout respect pour la religion de ses pères, il ne craint pas de porter le scandale jusque dans les églises et de débiter les calomnies les plus infâmes contre les ministres de Dieu. Avec de tels sentimens, Mr. Dessaulles ne doit pas être indigné que la véracité de son témoignage soit révoquée en doute.

Mais nous ne voulons pas nous contenter de simples considérations, nous voulons citer encore des témoignages irrécusables qui feront voir, aussi clair que le jour, la fausseté des avancés de M. Dessaulles. Nous donnons la déposition de François St. Germain qui était, en ce moment, l'homme de confiance du Dr. Nelson, nous donnons aussi la déposition du Dr. Horace Nelson, qui a été plus à portée que personne de connaître tout ce qui s'est passé : ces deux témoignages n'ont pas encore été publiés.

ST. DENIS, 28 octobre 1848.

En présence des témoins soussignés, je déclare et affirme ce qui suit :

Je me rappelle parfaitement que de bon matin, jeudi, le 23 de nov. 1837, le Dr. Nelson m'a fait seller sa jument et est parti pour aller au devant des troupes. Il a renvoyé sa jument chez lui peu de tems après, et n'est pas revenu lui-même à sa demeure que le soir. Au commencement de la bataille, Mr. Papineau a demandé le cheval du Dr. Nelson. Je le lui refusai mais je lui livrai un autre cheval, aussi appartenant au Dr. et sur ce cheval le Dr. O'Callaghan monta. Mr. Papineau prit le cheval de Mr. Baptiste Mignault, et ils partirent tous deux. Il y avait plusieurs jours que Mr. Papineau était en la demeure du Dr. Nelson, je ne savais alors où ils allaient, mais j'ai appris depuis qu'ils étaient rendus à St. Hyacinthe. Je déclare n'avoir pas vu Mr. Dessaulles à St. Denis ce jour là. J'étais dans ce tems, l'homme de confiance du Dr. Nelson.

FRANÇOIS JALBERT, } Témoins.
J. B. GADBOIS. }

FRANÇOIS ST. GERMAIN.

ETAT DE NEW-YORK, }
Comté de Clinton. }

Je, soussigné, Horace Nelson, Dr. en médecine, résidant à Plattsburg, étant d'abord assermenté, dépose et dit : Que Louis Joseph Papineau de la ville de Montréal a, vers le milieu de novembre 1837, cherché refuge dans la maison de mon père le Dr. Wolfred Nelson, à St. Denis, et l'a quitté le 23 du même mois, sous les circonstances suivantes : le matin du dit jour, entre cinq et six heures, le Dr. Nelson out vent qu'un détachement de troupes marchait sur St. Denis ;—Mon père donna des ordres à quelques amis, et laissant la maison sous mes charges, alla, accompagné de quelques personnes, reconnaître le parti ennemi, quelques minutes avant six heures ; le dit Louis Joseph Papineau, et le Dr. O'Callaghan aussi de Montréal, furent beaucoup alarmés de l'arrivée inattendue des troupes ;—en entrant dans leur chambre, je m'aperçus que la crainte et l'anxiété étaient peintes sur leurs figures ;—ils marchaient ça et là avec leurs chapeaux sur la tête et leurs surtouts sur le corps ;—je leur dis quelques mots et me retirai pour donner quelques ordres ; mon père, en laissant ces deux personnes, leur avait strictement enjoint DE NE PAS S'ABSENTER, qu'on les avertirait assez à tems pour qu'ils pussent faire une retraite sûre, dans le cas où la retraite serait jugée convenable ; à neuf heures moins un quart, je reçus ordre de me rendre à la maison de Mme.

St. Germain et, de concert avec mon brave ami John Chamard, de prendre la direction d'un corps de jeunes gens ; Mr. Papineau était enfermé à clef dans sa chambre, et le soin de la maison confié à l'homme de confiance du Dr. Nelson, Frs. St. Germain : entre onze heures et midi, je retournai à la maison de mon père et je fus surpris de voir que les deux messieurs avaient fui.

J'ai entendu dire plus d'une fois à un étudiant en médecine sous mon père que Papineau l'avait envoyé s'informer du Dr. Nelson si lui Mr. Papineau devait quitter le village et que le Dr. lui avait enjoint de ne pas s'éloigner, qu'il était en parfaite sûreté. Je dis de plus que Louis Antoine Dessaulles, neveu de Papineau, n'est pas venu à la maison de mon père le 23 novembre 1837, je ne l'ai pas vu ce jour là.

Le Dr. Wolfred Nelson quitta sa maison ayant six heures du matin et ne revint que lorsque l'engagement fut terminé, c'est à dire vers quatre heures de l'après-midi.

HORACE NELSON, M. D.

Assermenté devant moi ce sixième jour de novembre 1848.

L. STILTON,

Juge de Comté pour le Comté de Clinton, N. Y.

Ce dernier témoignage est de la plus grande force ; Mr. Horace Nelson avait la surveillance de la maison de son père en son absence, il a vu Mr. Papineau et le Dr. O'Callaghan, il les a vus s'effrayer à la nouvelle de l'approche des troupes, il a entendu son père leur dire positivement de ne pas s'absenter pour quelque considération que ce fût ; il n'a eu nulle connaissance de Mr. Dessaulles. Le Dr. Nelson a aussi par devers lui l'aveu, par écrit, d'une personne que Mr. Papineau connaît très-bien et qu'il n'oserait démentir, qui contient, entr'autres choses ce qui suit : " j'étais chez vous avec Mr. Papineau et le Dr. O'Callaghan. Un de ces messieurs me pria d'aller vous demander s'il était tems pour eux de s'en aller, et vous me répondites : Va leur dire que s'il y a du danger c'est pour moi ici et non pour eux là-bas. " L'auteur de cette lettre n'aimerait pas à être nommé publiquement, excepté dans le cas où l'on nierait l'existence de la lettre.

Tous ces témoignages prouvent à n'en plus douter l'imposture éhontée du neveu de Mr. Papineau. Ainsi Mr. Papineau n'a donc pas même le mérite d'avoir pratiqué cette vertu d'obéissance qu'il revendique avec tant de chaleur, et qui est pourtant si indigne d'un héros. Non seulement il a abandonné ses compatriotes après les avoir poussés en avant, non seulement il les a désertés lâchement au moment du danger, lorsqu'il aurait dû être à leur tête et mourir ou vaincre avec eux, mais il n'a pas même obéi aux sollicitations de qui que ce soit ; il n'a été conseillé par personne de s'enfuir, même le Dr. Nelson lui avait strictement recommandé de ne pas s'absenter pour quelque considération que ce fût. Ainsi Mr. Papineau n'a pas même pratiqué cette vertu de soumission dont il se glorifie, il a été entêté dans sa lâcheté, comme il l'est dans toutes choses. Il a fui aussi lâchement que le chef le plus poltron pouvait le faire. La vérité est maintenant connue, rien ne pourra jamais l'effacer.

Il n'y a plus qu'un point sur lequel nous désirons appuyer. Dans le cours de la discussion, on a été jusqu'à reprocher au Dr. Nelson d'avoir défendu Mr. Papineau, depuis les événemens de 1837, et d'avoir cherché en toute occasion, à pallier sa lâcheté. Assurément que le Dr. ne devait guère s'attendre que les parens et amis de Papineau feroient de cet acte de générosité un chef d'accusation contre lui. Le Dr. Nelson ne s'en cache pas, il a tâché d'ensevelir dans l'oubli cette action honteuse de Mr. Papineau, il a même fait l'éloge de Mr. Papineau dans toutes les circonstances où il a été appelé à parler de cet homme. Mais cette conduite avait son motif dans le plus pur patriotisme et dans une générosité qui ne peut se trouver que dans une grande âme. Le Dr. Nelson se disait : Mr. Papineau s'est montré lâche, il est vrai, mais il peut encore faire du bien à son pays, sa voix éloquente peut encore avoir de l'influence sur ses compatriotes, il pourra servir encore un jour la cause de la liberté, laissons-lui cette influence s'il l'emploie utilement ; et dans cette intention patriotique, le Dr. Nelson se montrait partout le défenseur de Mr. Papineau. Il n'y avait que ses amis les plus intimes qui connaissent ses sentimens secrets. La lecture

de Mr. Bouchette déjà publiée dans la *Minerve* nous apprend ce noble dessein de la part du Docteur. Nous aimons à la reproduire ici.

Montréal, 12 octobre 1848.

MON CHER DOCTEUR.—J'accuse la réception de votre lettre en date d'hier ; et je m'empresse d'y répondre.

Vous avez la bonté de référer à nos liaisons intimes, pendant notre captivité, soit dans les prisons, soit à bord d'un vaisseau de guerre, dans l'exil ou sur la terre étrangère, comme ayant au moins adouci vos malheurs. Pour moi cher Docteur, ces liaisons avec un esprit droit et incorruptible, et un cœur le plus noble, le plus généreux qui puisse se piter dans le sein d'un citoyen, d'un ami, ces liaisons, dis-je, ont été pour moi une source féconde de consolations.

Souvent, dans nos rapports constants, nous sommes-nous entretenus des événements de 1837 et 38, et des personnes qui y prirent part. Mr. L. J. Papineau n'avait pas joué un rôle qui dût le faire passer sous silence. Dans l'abandon et la franchise de notre amitié mutuelle, vous me fîtes souvent part de vos vrais sentiments à l'égard de ce monsieur, et ne me cachez pas, à moi, votre opinion de sa conduite, pendant et après la crise politique de 1837. J'avoue que ces sentiments et cette opinion ne cadraient pas toujours avec ceux que vous exprimiez au-dehors, lorsque l'on attaquait le courage et les vues de Mr. Papineau, dont vous deveniez, dans ces cas, le trop généreux défenseur et apologiste.

Vous m'avez toujours paru vouloir le couvrir de votre égide dans la vue d'abord, de ne pas voir briser trop brusquement l'idole que le pays s'était fait lorsqu'il ne s'agissait que de parler, et ensuite par l'espérance qu'en dépit de ses écarts et de son peu d'héroïsme, Mr. Papineau, par ses talents oratoires, pourrait encore rendre quelques services à ses compatriotes dans la vie politique, si sa carrière pouvait être mise à l'abri de la flétrissure.

Je sais que ce sont là les motifs généreux et patriotiques qui vous ont quelquefois mis en contradiction apparente avec vous-même, en ce qui regarde vos opinions de l'homme qui semble avoir provoqué la révélation de vos vrais sentiments, que vous auriez, je n'en doute pas, préféré taire.

Les détails de ce qui s'est passé à St. Denis en 1837, ainsi que consignés dans votre correspondance publiée, sont absolument ceux que vous m'avez invariablement donnés, et dans les prisons, et sur la frégate Vestale, et à la Bermude, enfin, partout où, seuls, nous nous entretenions de cette époque de l'histoire du Canada.

Je regrette amèrement la lutte qui s'est engagée entre vous et Mr. Papineau. Je sais aussi combien elle vous est pénible. De la part de Mr. Papineau, elle est ingrate, je pourrais dire, indigne, après les sacrifices que vous a coûtés la défense de ses actes.

Je borne à ceci ma réponse ; et j'espère que lui, M. Papineau, ni ses défenseurs par trop passionnés, ne perpétueront pas une guerre scandaleuse qui ne peut que militer contre les intérêts canadiens sous quelque rapport qu'on l'envisage.

Votre haute position aux yeux du pays, et votre nom qui s'élève intact au-dessus de l'injure, vous feront, j'ose le croire, passer sous silence les diatribes dont vous êtes si injustement, mais si futilement l'objet.

On vous connaît, on vous estime, et on vous croit.

Votre ami affectionné,

Et dévoué,

R. S. M. BOUCHETTE.

DR. WOLFRED NELSON, M. P. P. &c. &c. &c.

Nous pourrions citer plusieurs occasions où le Dr. Nelson s'est sacrifié lui-même pour ne pas faire tort à la réputation de Mr. Papineau. Peu de jours après que le Dr. Nelson eût été incarcéré, en 1837, un magistrat vint le trouver, et le pria de dire ce qu'il connaissait de Mr. Papineau. C'est une bonne occasion, lui disait-il, de vous exorcer du blâme qui pèse sur vous, soyez certain que vous pourrez par là rendre votre sort moins malheureux. Le Dr. Nelson repoussa cette offre avec indignation ; il fit plus ; étant informé que pareilles tentatives étaient faites auprès d'autres prisonniers, il obtint une entrevue secrète et recommanda à ses amis de ne rien dire, leur faisant voir combien il serait flétrissant de vouloir se disculper sur un autre. Plus tard quand il lui fut permis de communiquer plus librement avec ses amis dans la prison, il se fit un devoir de disculper Mr. Papineau. Dans son exil, et pendant le temps qu'il a passé aux États-Unis, il a fait de même.

Il aimait à le faire regarder partout comme honnête, désintéressé et vraiment patriote. Au retour de Mr. Papineau en Canada, le Dr. Nelson s'est empressé de le visiter et de lui donner des marques d'estime. Qui aurait cru, qui aurait pu jamais s'imaginer que cette conduite si noble et si généreuse lui serait reprochée un jour par les parens même de Mr. Papineau ? Le Dr. Nelson aurait été heureux de pouvoir continuer à lui témoigner cette considération, de cacher dans les ténèbres des actions qui pouvaient le perdre et lui ôter à jamais toute influence sur ses compatriotes, si Mr. Papineau n'avait pas voulu se servir de cette influence pour dénigrer nos meilleurs hommes, pour vouloir leur faire perdre la bonne opinion de leurs concitoyens et leur arracher cette confiance que le pays reposait dans leurs talens et leurs vertus politiques. Il fallait absolument abandonner les chefs qui ont depuis dix ans si habilement dirigé le parti libéral, ou s'opposer aux vues de Mr. Papineau. Il fallait dévoiler les résultats du système d'agitation de Mr. Papineau, ou s'exposer à voir se renouveler les scènes qui ont déjà jeté un voile si lugubre sur le pays. Son devoir lui demandait de révéler des vérités, quelque pénibles qu'elles fussent, il n'a pas hésité. Tout le pays, les amis du bon ordre et de la liberté devront lui en savoir gré. Il est vrai que cette discussion a créé un certain malaise, elle a fait disparaître bien de douces illusions, elle a fait connaître des vérités que l'on eût aimé à voir ensevelies pour jamais. Mais la veuve et l'orphelin, les malheureux qui auraient pu encore une fois se laisser entraîner à des excès funestes, par la puissance de la parole de cet homme, le remercieront de sa démarche, c'est dans leur intérêt, c'est dans l'intérêt du peuple qu'il a agi. Car, qu'on le remarque bien, dans les insurrections, ce ne sont pas les premiers chefs qui souffrent le plus, qui sont les plus malheureuses victimes ; ces chefs, le plus souvent, ou trouvent de puissans protecteurs, ou savent se mettre hors de danger. Mais ce sont les pauvres habitants trop crédules, entraînés par un amour ardent pour leur pays, qui paient pour les imprudences de leurs chefs. Ceux-là sont envoyés en exil, ou emprisonnés ou pendus, leurs familles restent sans ressources, sans pain, tandis que ceux qui les avaient excités à la révolte vivent loin du danger dans la tranquillité et les richesses. C'est ce qui est arrivé dans l'insurrection de 1837. Nous ne craignons pas de dire que, quoique Mr. Papineau fût le chef des insurgés, c'est lui qui a perdu et souffert le moins des suites de cette affaire. Les biens de Mr. Papineau n'ont pas été confisqués parce qu'ils avaient eu la précaution de les transporter à ses parens, avant que l'agitation fut poussée trop loin ; ses enfans n'ont rien perdu non plus. Ceux qui ont perdu le plus ce sont ces pauvres misérables qui s'étaient enflammés d'ardeur et de patriotisme à la voix de Mr. Papineau, et qui avaient affronté tous les dangers dans la vue de servir leur pays, car ces bons et honnêtes citoyens n'avaient pas eu la prudence de Mr. Papineau. Plus de 50 ont été envoyés à 5000 lieues de leurs familles et de leur patrie, laissant dans la misère et la désolation des femmes et des enfans qui les pleurèrent pendant huit à dix ans. Il y en a qui ne sont pas encore de retour. D'autres ne reviendront jamais. Une vingtaine ont été pendus. Des jeunes gens de 18 à 20 ans ont subi la mort, et leurs mères affligées n'ont pas eu la consolation de pouvoir enlever leurs corps après qu'ils eurent rendu le dernier soupir ! Oh oui, c'est une triste chose qu'une insurrection, et comme nous l'avons dit, c'est le peuple qui en est la victime. Pendant que ces tristes événemens se passaient, Mr. Papineau visitait tranquillement la capitale des beaux-arts et de la civilisation ; il jouissait de toutes les douceurs et de tout le bonheur qu'il pouvait désirer. Il n'est donc pas surprenant qu'il se hasarde à renouveler les mêmes scènes de catastrophe. Mais nous n'avons pas à craindre maintenant que le peuple se laisse duper par ses apparences de patriotisme. Il connaît son homme. Il n'ira pas de nouveau courir aux armes quand il a dans ses mains tous les moyens d'obtenir justice. L'agitation est un moyen si périlleux d'obtenir justice, qu'il ne faut l'employer que comme un pis-aller. Aujourd'hui nous avons à la tête des affaires, un gouvernement sage et éclairé, un gouvernement composé de ses meilleurs hommes que renferme le pays. Nous ne devons donc pas craindre d'être trahis. Ayons confiance en lui, c'est cette confiance qui fait sa force. Profitons de cette heureuse circonstance, non pour faire une agitation infructueuse, mais pour instruire nos enfans, pour perfectionner notre agriculture, pour agrandir notre commerce et le délivrer de toute entrave, pour améliorer nos voies de communications, et encourager l'industrie et toutes les entreprises qui tendent au développement des ressources du pays.

Des esprits étroits, des hommes à préjugés, ont été jusqu'à faire appel à des préjugés de race, dans le cours de cette malheureuse discussion ! De si pitoyables moyens fon-

hausser les épaules ; qui croirait qu'il y a des esprits bonaces sur qui ils peuvent faire impression ? Non, quand nous avons à apprécier la valeur et les qualités d'une personne nous ne regardons pas à son origine ; nous ne regardons pas à la manière dont se prononce son nom. La vertu est partout la même, mais dans le cas actuel, plus que dans tout autre, nous aurions honte de nous laisser guider par ce préjugé étroit. Le Dr. Nelson, il est vrai, porte un nom anglais, mais il n'y a pas eu un plus fidèle ami des Canadiens-Français ; il a vécu au milieu d'eux, il y a pris leurs mœurs et leurs habitudes, il les a aimés, et en a été aimé ; il a sacrifié pour leur cause sa fortune son repos et son bonheur, il n'a pas balancé, même à leur faire le sacrifice de sa vie au moment du danger ? Un homme comme celui là n'a-t-il pas mérité une place dans le cœur de tout Canadien-Français ? Oui, et ce serait le comble de l'ingratitude que de ne pas le reconnaître hautement ; mais quels sont ceux qui en appellent ainsi à des préjugés de race ? Ce sont ceux-là même qui sous la dernière administration, sous le ministère Viger-Papineau, n'ont pas craint de se vendre au parti tory du Haut-Canada ; ceux dont l'oreille a été sourde aux plaintes de leurs malheureux compatriotes demandant à être indemnisés des pertes qu'ils avaient essayées pendant l'insurrection de 1837, et qui ont payé à même le coffre de la Province les pertes de ceux qui avaient souffert dans le Haut-Canada ; ce sont ceux là qui osent nous dire qu'il faut avant tout avoir égard à un compatriote ! Non, quand il s'agira de reconnaître et de récompenser le zèle et le dévouement de nos amis, nous ne regarderons jamais à leur origine. Nous honorerons et défendrons, partout où nous les trouverons, les grands sentimens, la grandeur d'âme et les belles qualités du cœur. Nous mépriserons, partout où nous les trouverons, les vices du cœur, et plus que tout le reste, l'orgueil dans un homme pusillanime et poltron.

Les amis et parens de Mr. Papineau, voulant à tout prix laver la tache honteuse qui s'attache maintenant au nom de cet homme, et croyant pouvoir donner le change au public ont fait un résumé de toutes les sales calomnies qu'ils ont pu recueillir sur le compte du Dr. Nelson, et l'ont fait circuler par tous moyens en lui donnant la forme d'une brochure intitulée : PAPINEAU ET NELSON ; *Blanc et Noir*. On y fait le parallèle de ces deux hommes, de manière à élever le premier jusqu'aux nues, et à dénigrer le dernier de la manière la plus injuste et la plus ingrate. Nous terminerons, nous aussi, en mettant en juxtaposition les actions de ces deux hommes ; le lecteur pourra juger de leurs mérites respectifs.

NELSON.

En novembre 1837, le Dr. Nelson reçoit M. Papineau dans sa maison, à St. Denis. Il l'y traite avec tous les égards dus à un ami, à un chef politique.

A l'arrivée des troupes anglaises le Dr. Nelson se met à la tête de quelques braves Canadiens, soutient le combat avec courage et oblige l'ennemi à reculer.

Le Dr. Nelson emprisonné plus tard s'efforce de disculper tous ses amis ; dans l'exil il défend M. Papineau des accusations de lâcheté qui planaient sur lui.

Le Dr. Nelson s'est opposé de toutes ses forces à l'insurrection de 1838. A une assemblée de réfugiés aux Etats-Unis qui se tint à Plainfield, trois mois après la descente faite au Canada en novembre 1838, dans la vue de faire une autre invasion, le Dr. Nelson se fit à faire avorter ce projet.

PAPINEAU

M. Papineau, pendant son séjour à St. Denis, prépare une résistance armée. Il attend l'arrivée des troupes anglaises, et veut soutenir un combat.

A l'arrivée des troupes anglaises M. Papineau prend honteusement la fuite, sans donner, même à ses plus intimes amis, connaissance de sa retraite.

M. Papineau réfugié aux Etats-Unis ne veut communiquer avec aucun de ses compatriotes, se cache sous un nom supposé, et rejette sur d'autres la responsabilité des graves événements de 1837.

Mr. Papineau resta muet tant qu'il fut aux Etats-Unis, il ne voulut répondre ni oui ni non à ceux qui allaient le consulter, "faites, disait-il tout ce que vous jugerez convenable." Il doit donc porter une partie de la responsabilité de ces tristes événements qu'il eût pu mais qu'il n'a pas voulu empêcher.

NELSON.

Revenu en Canada, le Dr. Nelson proclame hautement que ses sentiments ne sont pas changés ; il se déclare de suite en faveur des principes professés par le parti libéral, les a soutenus et les soutient encore.

Le Dr. Nelson, bien qu'il ait tout perdu s'est fait en toutes circonstances, un devoir et un plaisir de secourir les malheureux, en autant que ses moyens le lui permettaient, tant aux Etats-Unis qu'en Canada.

On trouve le Dr. Nelson combattant encore aujourd'hui avec énergie et persévérance pour les réformes et les libertés politiques.

PAPINEAU.

Mr. Papineau, à son retour, quoique désapprouvant la conduite de Mr. Viger, demeure muet. Obligé enfin de se prononcer, il le fait en faveur du parti libéral, mais presque aussitôt après il déclare une guerre ouverte à nos chefs.

Mr. Papineau n'a rien perdu, il a reçu 558,000 francs de la Province, il n'a jamais donné une obole aux pauvres. Il n'a même jamais dit une parole de consolation à ceux qu'il avait plongés dans la misère et l'infortune.

Mr. Papineau fait ses efforts pour diviser les libéraux, il se sépare de tous ses anciens amis qu'il traite de la manière la plus injurieuse. Il ne cherche qu'à satisfaire sa jalousie et son ambition personnelle.

Qui est blanc ?—Qui est noir ?

Qui est brave ?—Qui est lâche ?



quoique décap
figer, demeure
ner, il le fait en
presque aussitôt
erte à nos chefs.

rdu, il a reçu
il n'a jamais
Il n'a même
olation, à ceux
ère et l'infortune.

arts pour diviser
ous ses anciens
e la plus injuri-
sistaine en jalou-
ala.

?